

*Sobre la expedicion constitucional
de Priego en 1820.*

En la obra cuyo título es "Precis historique des princi-
pales evenements politiques et militaires qui ont amené
la révolution d'Espagne" par M. Louis Juliau Paris
à la librairie universelle de P. Mongie aîné Boulevard Poi-
sonnière n.º 18 - 1821 - De l'Imprimerie de Jain, Place
de l'Odéon (2^e en 8.º f. 1.º de 396 p.) se lee lo siguiente.

Le 6, elle (la colonne) continua son mouvement, à
sept heures du matin, traversa sans s'arrêter le village
d'Esteja, et ne s'arrêta pas davantage au pont de
D. Gonzalo, situé à deux lieues de distance d'Esteja.
La Cavalerie qui était à Osuna venait à la poursuite
de la colonne; l'avant-garde de cette cavalerie, forte de
60 chevaux arriva au pont de D. Gonzalo, quelques ins-
tants après les troupes nationales, et commença une vive

vive fusillade avec les tirailleurs qui étaient à l'entrée du bois d'oliviers situé à peu de distance du village. Quelques fantassins, qui venaient en croupe des cavaliers, furent aperçus alors faisant feu sur ces mêmes tirailleurs; mais les soldats de la colonne les repoussèrent avec leur courage accoutumé, tandis qu'elle même formée en bataillon ~~sa~~ carré, continuait sa marche. Les cavaliers persistèrent dans leur projet, mais toujours aussi infructueusement, et en trois lieues de chemin qui séparaient le pont de D. Gonzalo du village d'Aguilar, ils ne cessèrent pas de se fusiller avec les chasseurs, qui néanmoins rendirent toujours leurs efforts inutiles.

La Colonne arriva à Aguilar, le 6, à la nuit tombante, et après avoir fait une halte d'une heure, à la sortie de ce village, pour prendre une ration de pain et une autre de vin, elle continua sa route marche sur Montilla, où elle passa la nuit. À la lecture de ce qui précède et de ce qui va suivre, il est

impossible de ne pas reconnaître que tout espoir de salut était dès lors perdu pour ces braves, qu'ils en jugeaient ainsi eux-mêmes, et qu'il ne s'agissait plus, pour eux, que de vendre chèrement leur vie, et d'illustrer les derniers instans de leur noble carrière par quelque fait éblouissant, qui, par malheur, ne pouvait plus être d'aucune utilité à la patrie.

Le 17, (mars) à trois heures du matin, la colonne partit de Montilla, dans le dessein de traverser le Guadalquivir, et de s'enfoncer ensuite dans les montagnes. On ne savait sur quel point on devait passer la rivière, mais le pont de Cordoue étant le plus prochain, le Commandant général décida, qu'à tous évènements on marcherait de ce côté: la colonne suivit cette route avec le dévouement le plus exalté et résolue à braver les nouveaux dangers qui s'offraient à elle.

Le régiment de Cavalerie de Santiago était dans cette ville, mais presque entièrement de

monte. Soixante-dix ou quatre-vingt soldats sortirent
pour se placer vers la rive gauche du Guadalquivir;
dans le dessein apparent d'empêcher la colonne
d'entrer dans la ville; toute fois, à son approche,
ils se replièrent, et suivirent le chemin d'Ecija.
Les autres partis d'infanterie qui se trouvaient
à Cordoue, avec les officiers payeurs, et autres qui
étaient en commission, ne suivirent point ni pour
ni contre et la Colonne arriva en fin à la tête
du pont, qu'elle passa sans opposition, entonnant
suivant sa coutume, le chant guerrier d'Algeiras.

Il est impossible d'exprimer l'admiration et l'en-
thousiasme que témoignèrent les habitants de Cordoue,
au moment où la Colonne, qui n'était plus for-
te alors que de trois cents hommes, entra dans leurs
murs. Les rues étaient remplies de personnes qui
par leur parole, silence et la surprise qui se peignait
dans leurs regards, exprimaient, bien mieux qu'elles
n'auraient pu le faire par leurs paroles, ce qui se

passait au fond de leurs âmes, et le sentiment
 que leur faisait éprouver l'insupportabilité de ces guer-
 riers. Cordoue étant une ville très populeuse, capi-
 tale d'un royaume très étendu, et chemin militaire
 de Madrid en Andalousie, il est évident, que si les
 forces qui s'y trouvaient alors réunies eussent con-
 tinué d'agir de concert contre la colonne, elle eût cessé
 d'exister dès cet instant. Nous trouvons dans ce fait
 et dans la suite de cet récit, la preuve la plus in-
 contestable, de l'union intime des sentiments, d'affec-
 tion, et d'intérêt qui régnait entre le peuple
 l'armée, et cette poignée de braves qui s'étaient
 dévoués les premiers pour leur pays.

La troupe, toujours en chantant, traverse les
 rues de la ville pour se rendre au couvent de
 S. Pablo, on fut casernée pendant la nuit. Le com-
 mandant général fut reçu par la municipalité
 avec les plus grands égards, et tout ce qui
 était nécessaire à la troupe lui fut abondamment

ment fourni. Bientôt les habitants de la ville
firent entre eux une collecte, et rennirent au Ge-
neral Priego, pour subvenir aux besoins de sa
petite armee, une somme de cinquante mille reaux.
(12,500 francs).

Le jour suivant, 8, ce faible bataillon de trois
cents hommes, que nous continuerons d'appeler
l'armee nationale, puisque en effet il representait
la nation entiere dont la voix allait bientot se
faire entendre, partit a sept heures du matin,
et prenant la route de la montagne, il fit sept lieues,
apres quoi il passa la nuit dans une hôtellerie
eloignée d'Uziel d'environ une lieue.

Le 9, il se remit en marche a quatre heures
du matin, et arriva à Uziel a sept, il en re-
partit a midi, pour aller passer la nuit à
Belmez. Le 10, il se dirigea sur Puente Viegma,
ou il fut rendu a deux heures après midi.
Le jour était sombre et pluvieux, la troupe était

trop peu nombreuse pour occuper toutes les routes
 qui conduisaient au village, et le mettre entièrement
 à l'abri d'une surprise. Le même jour à quatre
 heures de l'après midi, on aperçut des corps de
 cavalerie et d'infanterie qui se portaient aux envi-
 rons de ce village, du côté de Cordoue. Pico donna
 aussitôt l'ordre de battre la générale, et forma sa
 troupe à l'extrémité opposée, mais sa force était telle-
 ment réduite, qu'elle ne lui permettait ni maintenant
 d'opposer aucune résistance à l'ennemi. Cependant
 celui-ci n'entra pas dans le village sans que les bi-
 railleurs eussent fait sur lui un feu assez vif. La colonne
 se mit en retraite, mais la pluie qui tombait par torrents,
 les chemins toujours plus impraticables, et le man-
 que total de chaussures ne lui permirent d'arriver,
 au village de Arzuaga, qu'à une heure après minuit.
 Après trois heures de repos, réduite à un aussi
 petit nombre, et s'affaiblissant à chaque pas par la
 maladie, la fatigue et le découragement que pro-

divisait la desertion, elle se mit néanmoins en marche pour se rendre à Berlanga, où elle entra à sept heures du matin. Elle continua ensuite sa route par Villa Garcia, distant de quatre lieues de ce dernier village, et fit halte à Bienvenida, où elle arriva à quatre heures du soir.

La finirent les travaux et l'existence de cette colonne célèbre qui planta en Lyragne le premier étendard de la liberté. (Pag. 173 à 179)

Puede añadirse que algunos de los liberales de Córdoba, que había recibido por el correo de Madrid las proclamas de la insurrección de Galicia, las dio a los expedicionarios, con lo que levantaron su animo, y aun por protesta los hicieron imprimir en las propias allocuciones suyas que profusamente dejaban en los pueblos de su tránsito.